

# les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

## 12 mai 2013

*Qu'en un jour, en un lieu, un seul fait accompli  
tienne, jusqu'à la fin, le théâtre rempli.*

Tel ne fut pas le cas, à La Valette du Var, lors des méridionalyciades du dimanche 12 mai 2013.

Si "l'action" et "le temps" furent conformes à la règle chère aux auteurs classiques, "les lieux" furent quatre à mériter les foudres du Nicolas Boileau-Despréaux de "L'Art poétique".

En effet, le premier acte (retrouvailles et apéritif) eut pour cadre un long et large balcon s'ouvrant sur des perspectives méditerranéennes; le deuxième (audition du laïus présidentiel et repas), une vaste salle de restaurant; le troisième (photographie de famille), les marches montant vers l'entrée de la chapelle du Domaine; le quatrième et dernier (dégustation du café, par petites tables, suivie des prolongations digestives de l'avant-baïsser du rideau vespéral), une accueillante terrasse agréablement ombragée.

● La suite se trouve en dernière page.



## Antigone à Laveran

Quelques années avant "Ces dames au chapeau vert" (cf. Les Bahuts du Rhumel", n° 57 de mai 2011), quatre élèves de la classe de philosophie de Laveran entreprennent de présenter une scène de l'Antigone de Sophocle, aux anciennes élèves du lycée de jeunes filles, leurs aînées.

Voir page 3.

## J'ai été pion

J'ai rajeuni d'un demi siècle, un beau jour de décembre 2010, en ouvrant mon courrier.

Une des enveloppes était d'un grand format banal, alors que son contenu, lui, se révélait très particulier: c'était une longue lettre de Jean-Pierre Peyrat qu'accompagnaient trois numéros d'un bulletin amical, les "Bahuts du Rhumel" dont je ne connaissais pas encore l'existence.

Je savais seulement, par ma sœur, que mon frère Paul avait eu l'occasion de se rendre à une réunion d'anciens élèves du lycée d'Aumale, et qu'il y avait rencontré Michel Challande, un camarade de classe qui, jadis, avait habité en face de chez nous.

Dans un des numéros, j'eus la surprise de voir Paul en première page, et, dans un autre, je lus un article qui concernait un employé de l'administration, le fameux Salah Bouaziz; et je le revis, soudainement, passant de salle de classe en salle de classe, lesté de son registre des absences...

De nombreux autres souvenirs se mirent alors à revenir en ma mémoire, avec le visage et le nom de mes anciens professeurs, M. Henri Camboulives notamment, qui fut mon premier enseignant en lettres, dès cette sixième où j'avais accédé après avoir subi le fameux examen dont dépendait l'admission à suivre un cursus en secondaire.

● suite page 6





# Bac latin

● 8 h 00 - On attend les sujets. Tous les pronostics sont établis: "Ce sera du Cicéron" - "Penses-tu... du Sénèque ou du Tacite"... Un plaisantin affirme même: "Ce sera du Cornelius Nepos!"

Voilà les sujets. Minute d'angoisse. On lit le texte. Réactions diverses.

● 8 h 15 - On évalue les difficultés du texte. On souligne les verbes... on souligne les balancements d'idées... on souligne tout ce qui paraît difficile ou peu commun. Bientôt, tout est souligné, sauf quelques *res* ou *homo*...

● 8 h 30 - Froufroutement de pages de dictionnaire que l'on tourne... soupirs d'énervement... claques de 100 pages à la fois... Danse infernale où le candidat essaye d'éviter les pièges du style direct, de l'attraction modale, de l'ablatif absolu et autres règles aussi ennuyeuses qu'abracadabrantes.

● 9 h 00 - Il a enfin traduit cinq lignes, ouf! Il lève la tête, contemple ses camarades, leur dédie un regard interrogateur auquel répondent d'autres regards interrogateur

Il se heurte à un adjectif au singulier... le verbe a choisi d'être au pluriel, et il a deux sujets! Quelle barbe ce latin!...

Euréka! L'adjectif s'accorde avec le nom le plus rapproché.

On l'appelle derrière: "Eh! Tatillon! comment traduis-tu *sequester*?"... Il répond vaguement: "Suis pas encore là... Pige que dalle!"

● 9 h 45 - Il lui reste encore sept lignes à traduire. Il essaie de trouver un sens à ce qu'il a déjà traduit. En vain.

"Voilà l'aiguiseur!" Ce cri réveille la classe. Quelques rires. Le surveillant lui-même daigne sourire et - fait sensationnel - accorde au Tatillon le droit de fumer. Celui-ci, avec un art consommé qui prouve l'habitude, place sa cigarette au coin des lèvres, l'allume et tire une délicieuse bouffée...



Les anciens se souviendront - et leurs cadets apprendront - qu'avant la guerre de 1939-45, c'est derrière cette modeste porte à trois battants et aux vitres parfois aveugles, située face à la cour de récréation du "petit lycée" de garçons, qu'à mi-juin et début octobre, des générations de lycéens et de collégiens de tout le Constantinois venaient subir les épreuves écrites du baccalauréat.

● 10 h 45 - Il faut relire... mettre la version au point, demander - sans que le pion s'en aperçoive - le mot que l'on n'a pas su traduire... transcrire en bon français... ou ce que, lui, Tatillon, appelle du bon français.

Cela donne à peu près ceci: "Celles que l'on reconnaît, venant de l'effort, être bonnes aux hommes, si quelqu'un ne les a pas, alors les colères sont pour eux." Il est satisfait de son goût et de son style.

● 10 h 45 - Il s'apprête à recopier. Il prend la feuille sur laquelle sont tra-

cés de gros traits noirs, la place sous la feuille vierge - gracieusement offerte par l'Administration - prend sa plus belle plume, et, cahin-caha, de son écriture heurtée et maladroite, emplit une page et demie. Il relit, corrige une ou deux fautes d'orthographe, dit "Attendez un peu" au pion qui vient prendre sa feuille, lance un fataliste "*Alea jacta est!*" et...

● 11 h 05 - va préparer ses parents à son échec...

Guy SULTAN  
Extrait de "Flash"

## Lorca, Roblès et moi, Josy

Année 1948. Cours de littérature en classe de première A. Nous étudions "Polyeucte", que notre professeur, Simone Zanetacci amicalement surnommée "Monette", s'efforce de rendre plus accessible à nos jeunes esprits, grâce à une brillante démonstration: "Si Pauline reste fidèle à Polyeucte en revoyant Sévère qu'elle a autrefois aimé et aurait épousé si son père avait consenti, c'est qu'elle est épouse de Polyeucte et physiquement attachée à lui; j'insiste sur le côté charnel de leurs rapports."

À ce moment précis de son argumentation, un petit coup sec est frappé à la porte, et la directrice entre dans la classe, suivi d'un monsieur de taille moyenne, très brun. Il tient un bérêt à la main et me fait penser, je ne sais pourquoi, à un toréador. Serait-il inspecteur général? Monette nous aurait prévenues. Nous savons bien que l'inspection ne concerne pas les élèves, mais les professeurs qui ont donc intérêt à s'y préparer.

À leur entrée, nous nous sommes levées puis figées. "Asseyez-vous, mesdemoiselles", dit la directrice en allant vers Monette, M. Emmanuel Roblès donne une conférence sur le poète espagnol Federico Garcia Lorca. Une de vos élèves est-elle susceptible d'illustrer sa conférence?"

Monette me regarde. Je m'y attends un peu: j'ai toujours raflé les premiers prix de diction depuis la plus petite classe. Mes joues s'empourprent toutefois. Elle dit alors: "Josy Adida fait partie de la troupe des comédiens amateurs "Les Compagnons du vieux Rocher". Nous connaissons le direc-

teur, André Robinet, professeur de philosophie au lycée de garçons, mais surtout ancien élève de Charles Dullin. Cette élève me semble indiquée. Josy Adida, approchez-vous."

Je m'avance, intimidée, sous le regard envieux du deuxième prix de diction. J'incline la tête devant la directrice. Emmanuel Roblès me salue: "Mademoiselle, la conférence doit avoir lieu au théâtre. Je souhaite que nous puissions faire au moins une lecture des textes que vous devrez présenter."

Nous convenons d'un rendez-vous.

La conférence a été un événement dans notre vieux Rocher. Je remarquai dans la salle, au premier rang, mon professeur de physique, Mme Maury, ma persécutrice.

Le lendemain, je fus ravie de lire le compte-rendu dans *La Dépêche de Constantine*: "Emmanuel Roblès, grand prix littéraire de l'Algérie, prix populiste 1945, donnait, hier, une conférence sur le poète et dramaturge espagnol Federico Garcia Lorca. "Mlle Josy Adida, qui apportait son concours à cette conférence, lut, avec goût et intelligence plusieurs poèmes du grand écrivain espagnol."

Voir mon nom associé aux leurs, quel honneur! J'y attache d'autant plus de prix, que je redouble ma première et que le professeur de physique ne cesse de me rappeler qu'il est difficile, voire impossible, de mener de front études et théâtre. Deux jours après la conférence, je suis envoyée au tableau, y faire une démonstration sur la réflexion de la lumière. Ce sont les miennes qui se trouvent en défaut et me valent le zéro habituel.

Josy GOLDBERG ADIDA



# "Philos" à Thèbes et anciennes aux anges

A Constantine, très unie à notre établissement scolaire, la vénérable association des Anciennes élèves du lycée de jeunes filles" constituait une nombreuse et solide compagnie.

A l'époque dont je parle, en 1946 - il y a donc soixante-sept ans - cette association était présidée par Mlle Edmée Gallet, une personne très myope qui utilisait avec élégance un très aristocratique face-à-main.

Au programme des activités de cette sororité ultradynamique, figuraient:

- au mois de décembre, un "thé amical" ayant pour cadre le réfectoire;
- toute l'année, la permanence d'une bibliothèque installée dans une salle proche du bureau de l'économe;
- à plusieurs dates dans l'année, des "thés dansants" organisés hors lycée, généralement dans la salle des fêtes du Casino municipal, bal à la faveur duquel les lycéennes pouvaient côtoyer la gent masculine - dont les lycéens - au su et au vu de leurs chers parents.

Détail des statuts de l'association: les élèves de la classe de philosophie se trouvaient automatiquement admises à l'insigne honneur de figurer dans ses rangs.

Ainsi, dans notre classe de "philo", l'idée se fit jour de remercier ces dames pour cette admission anticipée dans l'association par un geste, et ce geste se concrétisa par une représentation théâtrale, au cours du "thé" de décembre. Tout se résumerait à la modeste performance de quatre inséparables, fêrues de grec, qui avaient choisi d'interpréter une scène de l'Antigone de Sophocle traduite au cours d'une précédente année scolaire.

Elles avaient tant d'admiration, nos quatre lycéennes, pour cette courageuse Antigone qui, contrairement à sa sœur Ismène, avait tenu à accomplir religieusement les rites funéraires, en hommage à leur frère Polynice victime d'Étéocle, leur autre frère... et ce, en totale opposition avec les récents édits promulgués par Créon, leur oncle, l'impitoyable tyran régnant sur la ville de Thèbes.

Comment, dès lors, ne pas choisir la scène du téméraire plaidoyer d'Antigone face à Créon?

Sa blonde et longue chevelure fit que Nadia Ferrier, fille de l'économe du lycée de garçons, serait Antigone; le personnage de Créon revindrait à Eliane Bobillon, fille, elle, du colonel de la Gendarmerie départementale, cependant qu'au duo Claudine Damville, Janine Aubrun, reviendrait la redoutable tâche de représenter, à lui seul, la masse du fameux chœur antique jadis plus fourni en effectif.

Qu'eût pensé, de cette audace féminine, le divin Sophocle, habitué qu'il était, en sa lointaine époque, aux rôles féminins tenus par des mâles au visage caché sous un masque et aux pieds relevés de cothurnes?

Toujours est-il que l'idée audacieuse du quatuor plut aux "grandes anciennes".

Il ne restait plus qu'à passer à l'action, sous la souple et compétente houlette de la bien-aimée Mme Bertrand, professeur de lettres, tandis que les mamans étaient mises à contribution pour élaborer les drapés de robes grecques aussi hellénistiques que l'altier Parthénon.

Et arriva le grand jour...

Et fit solennellement son entrée, le chœur psalmodiant, à deux voix soigneusement synchronisées, le fameux:

*"Elle était déesse et fille des dieux... Nous, sommes des mortels, et fils des hommes"...*

Alors, purent s'affronter Créon et Antigone, cette dernière se réclamant des lois divines éternellement immuables, l'autre se référant aux édits gravés dans l'airain de sa toute-puissance...

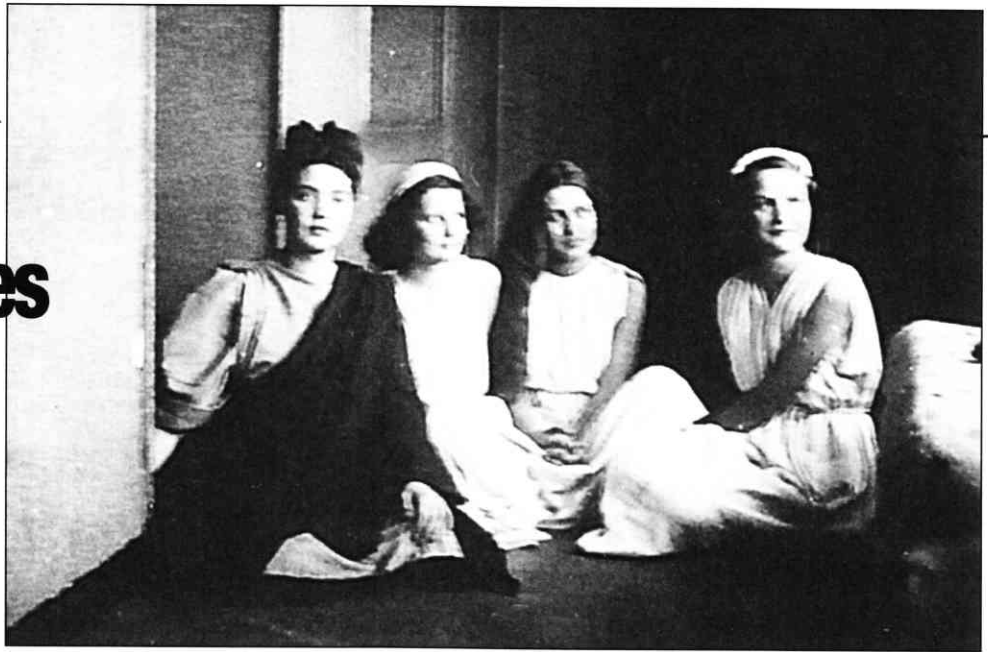
Si bien que, non seulement les anciennes lycéennes, tout en savourant leur thé, furent, ce jour-là, aux anges, mais encore l'aumônier du lycée, l'abbé Emmanuel Grima, suggéra à ses jécistes de donner la pièce, en son intégralité, l'année suivante, et - cette fois - au théâtre municipal.

Rien moins!

Comme il se trouvait que Claudine et Nadia avaient quitté le Rocher afin de poursuivre leurs études à Alger et Paris, Eliane devint Antigone et Janine se glissa dans le rôle du tyran de Thèbes.

Quant au chœur, il fut, cette fois, nettement plus étoffé que le duo issu de l'initial quatuor formé par les pionnières de la première performance.

Janine IZAUTE AUBRUN



En haut de page, le "quatuor".

En bas, à gauche, le chœur: Claudine Damville et Janine Aubrun; à droite, Créon-Eliane Bobillon et Antigone-Nadia Ferrier.



# Elle se prénommaît Pauline

Oui! elle se prénommaît Pauline. Pour moi, comme pour toute ma famille, c'était la tante Pauline...

Pour les élèves du lycée "Laveran", c'était Mademoiselle Casana.

Elle était née à Guelma, un 7 décembre 1893, d'un père instituteur et d'une mère au foyer.

Elle eut une enfance heureuse dans une famille de quatre enfants, à Guelma et Héliopolis, mais c'est à Bône qu'elle alla obtenir le diplôme d'études supérieures qui lui permit de devenir surveillante d'internat (avec un salaire de 65 francs par mois), puis, en 1921, de travailler à "l'économat", aujourd'hui "intendance".

Elle devint répétitrice en 1923 - nous étions loin d'être toutes nées à cette lointaine époque - puis nous l'avons connue surveillante générale au Vieux Laveran et au nouveau lycée, toujours courant dans les couloirs - ses emplois du temps à la main - jonglant avec les salles de cours qui semblaient n'être jamais en nombre suffisant...

Était-elle sévère? Je ne saurais le dire, mais je sais qu'elle n'était pas mécontente de rencontrer des élèves qui avaient du caractère, voire qui étaient légèrement indisciplinées.

Elle a fait toute sa carrière à Laveran puis elle a pris sa retraite à Paris où elle est morte le 24 mai 1989.

Elle fut Officier d'Académie (depuis 1937, pendant le ministère de Jean Zay), puis Officier de l'Instruction publique en 1952.

Cela dit, quelle est l'ancienne de Laveran qui viendra chuchoter dans mon oreille pour me dévoiler le surnom que les internes n'ont pas dû manquer de donner à ma tante Pauline?

Annie VIAL CASANA

# Aumale - Eclipses et magnificences de la distribution solennelle des prix

Après avoir lu les évocations de Maurice Corcos dans le numéro 53 des Bahuts du Rhumel, et son rappel de la distribution solennelle des prix de juin 1930, je me suis souvenu que feu notre confrère alycéen René Braun avait, lui, constaté qu'à la fin de chacune des sept années scolaires qu'il avait effectuées au lycée - d'octobre 1930 à juin 1937 - aucune cérémonie de ce genre ne s'était déroulée.

Etrange! Pourquoi cette absence de cérémonie au cours de ces années qui virent M. Callot passer le relais du proviseur à M. Blanc? Notre ami René pensait que cette absence de festivités pouvait être due à ce qu'on appelait, à cette époque, "le marasme", lointain frère aîné de la "crise" évoquée par les temps qui courent.

Pas d'estrade officielle donc, à la fin du mois de juin, pas d'invité d'honneur, non plus que d'ambiance musicale, et pas de ces livres à tranche dorée qu'avaient connus les précédentes générations de lycéens et dont nous parlait souvent nos pères... voire nos grands-pères.

Les presses de M. M. Audrino, Braham, ou Attali avaient tout de même imprimé - ces années-là - un palmarès dont, en classe, un professeur se bornait à lire l'extrait qui concernait ses élèves, au début ou à la fin d'un cours, avant de procéder à la distribution de la petite plaquette sur les pages de laquelle se trouvait inscrit le nom des attributaires de prix ou d'accessits.

Toutefois, il est nécessaire de révéler qu'une mini-distribution de prix se déroulait - dans l'intimité et ignorée de la majorité des élèves de l'établissement - dans la salle du Conseil de discipline: celle des prix dits "de fondation".

Ces prix avaient été créés après la Grande Guerre, en souvenir d'un ancien professeur tombé au champ d'honneur et d'un généreux ancien élève: prix Gaussot et prix Coulet. S'y ajoutaient les prix de l'association des Anciens élèves, des Anciens Combattants, de la Chambre de Commerce et de la Chambre d'Agriculture. De l'association des Parents d'élèves, point encore à cette époque. N'étaient conviés à ce crypto-événement solennellement modeste, que les seuls lauréats bénéficiaires d'un ouvrage obtenu grâce à leur travail.

D'une toute autre façon devait se dérouler, en juin 1939, une solennelle distribution des prix!

Ô oui! combien solennelle elle fut, cette année-là, après tant et tant d'années de "vaches maigres!"

Si les platanes et les robiniers de la grande cour d'honneur pouvaient parler, ils nous diraient sûrement leur joie d'avoir abrité de nouveau, à l'ombre de leurs frondaisons, la foule des élèves et de leurs parents - souvent ayant fait toilette - face à une tribune d'honneur lourde de personnalités civiles, militaires et religieuses, avec messieurs en jaquette, bachagas en burnous de couleur, militaires en uniforme numéro un et ecclésiastiques en soutane noire, soutachée ou non de violet.

Ils nous diraient quelle musique régimentaire de la garnison prêtait son concours, ce jour-là, à la manifestation, et ce qu'avait été - en éloquence et en belles phrases habilement ciselées - le discours d'usage prononcé, non pas, pour une fois, par le benjamin des enseignants comme il était de tradition, mais par M. Fargeix, professeur agrégé d'anglais, qui fit découvrir à son auditoire constantinois les moeurs et coutumes des élèves d'outre Manche.

Et les professeurs? Et messieurs les professeurs? Nos platanes et nos robiniers nous raconteraient la surprise générale de l'assistance lorsqu'ils firent une inoubliable apparition, parés de leurs plus beaux attributs, ayant revêtu - il se peut pour la première fois de leur vie professorale - leur ample et sévère toge magistrale avec ceinture et épitoge rose ou jaune selon leur obédience littéraire ou scientifique, la poitrine souvent parée d'un ruban violet auquel pendait une sorte de mandorle d'or formée par deux palmes académiques.

Pour beaucoup d'yeux lycéens, ce fut une mémorable "première" que cette apparition en grande tenue, de maîtres ordinairement vêtus "en bourgeois" pour faire leur cours... sauf à endosser une blouse blanche ou bleue pour affronter les nuages de la poussière de craie.

Image ô combien fugitive que cette distribution des prix de 1939 car, quelques mois plus tard, une bonne part des enseignants du bahut se vit contrainte de revêtir un uniforme plus ou moins galonné, pour vivre loin du lycée, une "non-année-scolaire" se terminant par le douloureux armistice de 1940, à l'issue duquel aucun des dits enseignants ne ressentit l'envie de relever sa présence la moindre distribution de prix...

Pourtant, une seule année scolaire semble avoir été suffisante pour passer l'amère plaie laissée par la défaite, puisque flonflons et musiques militaires de l'armée - dite "d'armistice" - refirent surface dès l'année 1941, la cérémonie ayant été placée sous la présidence du préfet du Constantinois.

Suivirent deux ans de "vaches maigres", alors que bon nombre d'anciens lycéens - interrompus dans leur cursus universitaire - avaient été requis pour figurer glorieusement sur les champs de bataille de Tunisie, Italie, France et Allemagne...

En juin 1945 - année d'un victorieux armistice - pour la première fois de sa "carrière scolaire", René Braun put enfin assister à une distribution solennelle des prix. Or, cette fois, ce fut non pas en tant qu'élève mais en qualité de professeur - et professeur benjamin, si bien que lui échut - comme le veut la tradition - le redoutable honneur d'avoir à prononcer le traditionnel et fameux discours dit "d'usage".

Gageons qu'il lui aurait été certainement agréable de choisir, pour objet de son propos, un somptueux sujet puisé dans la tradition académique: un thème relatif au grec, au latin ou à la belle langue française - dont il se fût tiré avec le brio qu'on peut aisément imaginer - mais il se fit un devoir d'évoquer pieusement la mémoire des lycéens morts pour la France ou disparus en déportation lors du conflit qui venait de prendre fin quelques mois plus tôt.

Ce discours, il ne vous sera pas donné l'heur de le lire ci-après, le *fatum* ne l'a pas permis, le texte s'étant révélé introuvable.

Pourtant, quelques années plus tard, l'auteur aurait pu en prendre copie lors d'un séjour qu'il effectua sur le Rocher, au cours de l'été 1981. Hôte du proviseur Boudjadi, agrégé d'allemand et son ancien élève, il eut la joie de relire ce document soigneusement conservé avec d'autres reliques de ce que fut notre cher vieux bahut...

1946, 47, 48... Nous allons maintenant laisser se succéder les années, avec de nouveaux visages de proviseurs, de professeurs et d'élèves... de nouveaux palmarès aussi, que plusieurs camarades entreprenants s'acharnent à retrouver en majorité sinon en totalité...

Palmarès dont les ultimes livraisons sont désormais "enluminées" de cases publicitaires... ô tempora! ô mores!





# gnificences elle des prix

Image ô combien fugitive que cette distribution des prix de 1939 car, quelques mois plus tard, une bonne part des enseignants du bahut se vit contrainte de revêtir un uniforme plus ou moins galonné, pour vivre loin du lycée, une "non-année-scolaire" se terminant par le douloureux armistice de 1940, à l'issue duquel aucun des dits enseignants ne ressentit l'envie de rehausser de sa présence la moindre distribution de prix...

Pourtant, une seule année scolaire semble avoir été suffisante pour panser l'amère plaie laissée par la défaite, puisque flonflons et musiques militaires de l'armée - dite "d'armistice" - refirent surface dès l'année 1941, la cérémonie ayant été placée sous la présidence du préfet du Constantinois.

Suivirent deux ans de "vaches maigres", alors que bon nombre d'anciens lycéens - interrompus dans leur cursus universitaire - avaient été requis pour figurer glorieusement sur les champs de bataille de Tunisie, Italie, France et Allemagne...

En juin 1945 - année d'un victorieux armistice - pour la première fois de sa "carrière scolaire", René Braun put enfin assister à une distribution solennelle des prix. Or, cette fois, ce fut non pas en tant qu'élève mais en qualité de professeur - et professeur benjamin, si bien que lui échet - comme le veut la tradition - le redoutable honneur d'avoir à prononcer le traditionnel et fameux discours dit "d'usage".

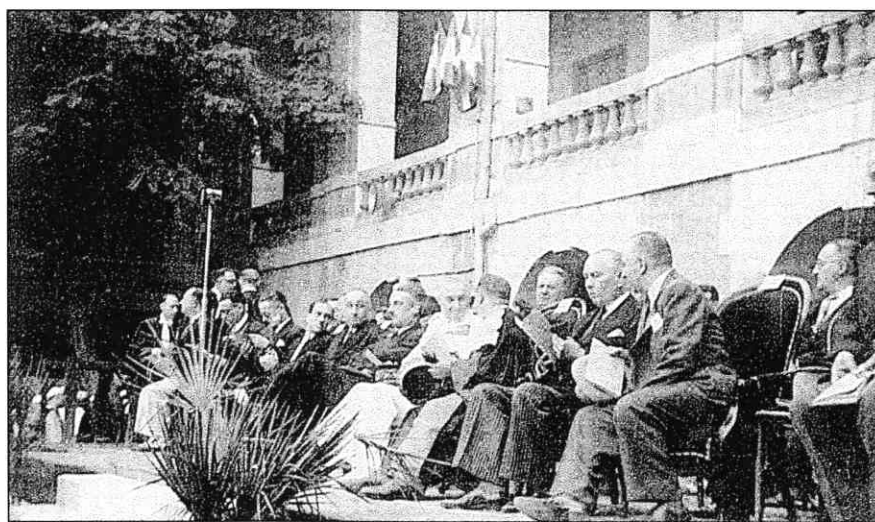
Gageons qu'il lui aurait été certainement agréable de choisir, pour objet de son propos, un somptueux sujet puisé dans la tradition académique: un thème relatif au grec, au latin ou à la belle langue française - dont il se fût tiré avec le brio qu'on peut aisément imaginer - mais il se fit un devoir d'évoquer pieusement la mémoire des lycéens morts pour la France ou disparus en déportation lors du conflit qui venait de prendre fin quelques mois plus tôt.

Ce discours, il ne vous sera pas donné l'heur de le lire ci-après, le *fatum* ne l'a pas permis, le texte s'étant révélé introuvable.

Pourtant, quelques années plus tard, l'auteur aurait pu en prendre copie lors d'un séjour qu'il effectua sur le Rocher, au cours de l'été 1981. Hôte du proviseur Boudjadi, agrégé d'allemand et son ancien élève, il eut la joie de relire ce document soigneusement conservé avec d'autres reliques de ce que fut notre cher vieux bahut...

1946, 47, 48... Nous allons maintenant laisser se succéder les années, avec de nouveaux visages de proviseurs, de professeurs et d'élèves... de nouveaux palmarès aussi, que plusieurs camarades entreprenants s'acharnent à retrouver en majorité sinon en totalité...

Palmarès dont les ultimes livraisons sont désormais "enluminées" de cases publicitaires... ô tempora! ô mores!



1949. Faisons, en juin de cette année-là une petite escale pour nous attarder sur les trois images qui illustrent cet article, images que nous a envoyées le professeur Pierre Riché.

Un coup d'œil rapide en direction de la tribune d'honneur sera suffisant; on s'attardera un peu plus sur la photographie du proviseur Lachasse, qui vient d'accueillir le général Henri Navarre - lequel commandait alors la division de Constantine - invité à présider la cérémonie; et l'on regardera, enfin, celle de M. Georges Noizet, professeur de philosophie, dont le discours d'usage a paru - par une involontaire anticipation - dans le numéro 43 de notre bulletin amical.

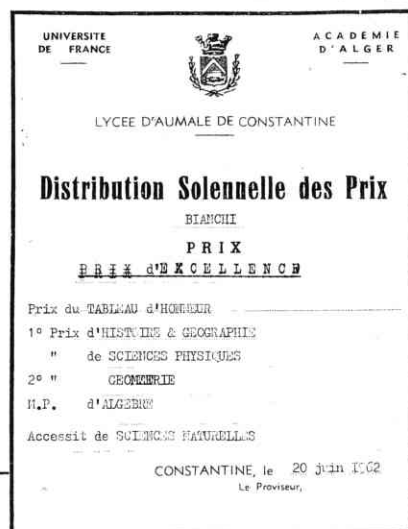
Hormis les quelques palmarès évoqués plus haut, aucun souvenir précis sur ce que furent les distributions de prix n'a émergé de la mémoire collective et ne mérite donc d'être relaté ici.

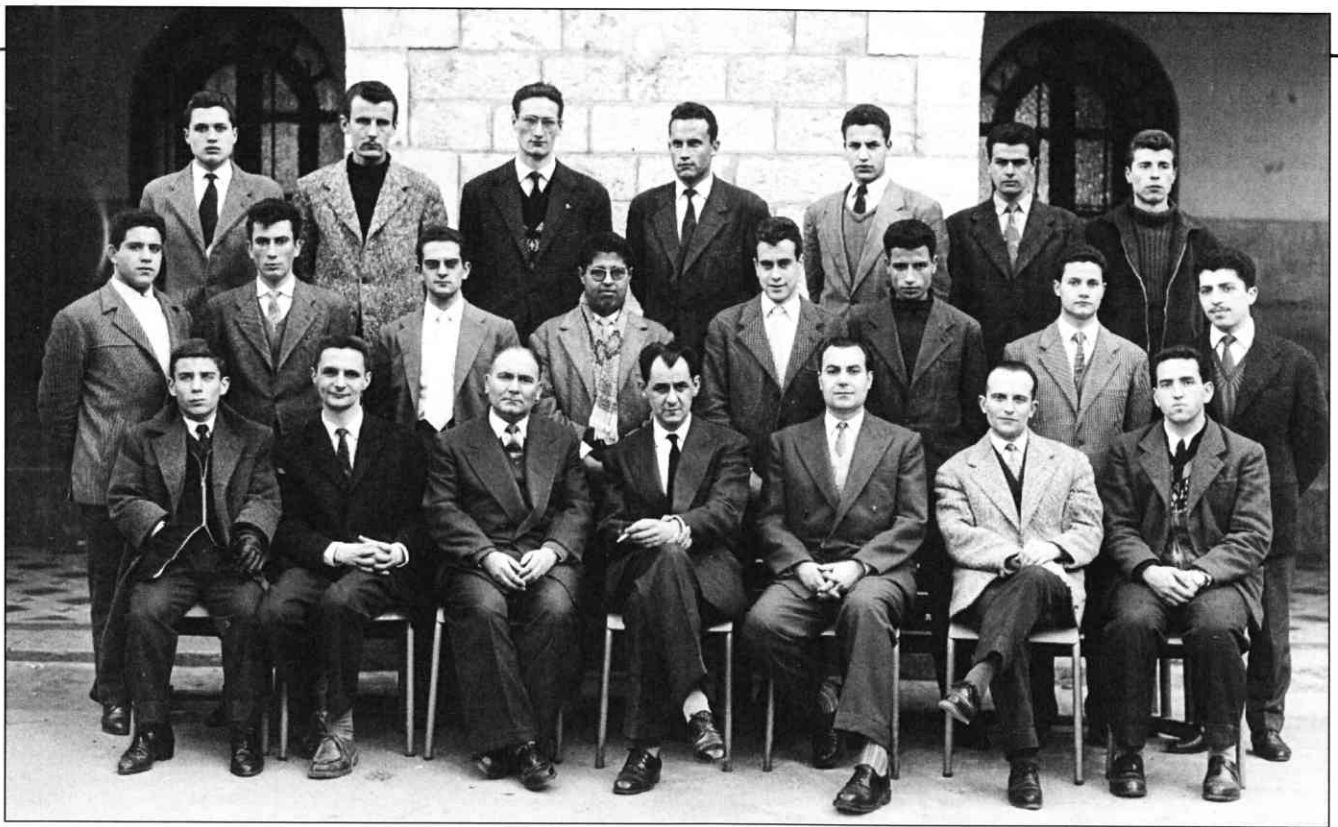
Il ne nous reste plus, pour conclure, que le modeste témoin d'une ultime cérémonie de distribution des prix au lycée d'Aumale. Elle se déroula le 20 juin 1962, jour où s'acheva, pour tous ceux qui furent les acteurs d'un proche exode, l'existence française de notre très cher vieux bahut.

Le "modeste témoin" qui vient d'être évoqué dans la colonne précédente, c'est le document qui figure ci-dessous et se trouve réduit de moitié.

L'original est la propriété de notre confrère alycéen Claude Bianchi.

Ce document avait été glissé dans l'un des nombreux ouvrages qui furent offerts à l'ami Claude lorsqu'il obtint le prix d'excellence - et quelques autres encore - en classe de mathématiques élémentaires.





## L'année où je fus pion

Enorme nouveauté, M. Camboulives nous vouvoyait et - mieux - il faisait précéder notre patronyme d'un "mon-sieur" qui m'impressionnait.

Il habitait le quartier de Bellevue, et l'un de ses trois enfants se prénomma Marie-Laure, prénom qui n'était pas sans me faire rêver.

Je devais retrouver M. Camboulives en classe de troisième, après avoir connu M. Alheinc en quatrième, classe constituée par une redoutable bande de garnements. Cette année-là, nous eûmes comme professeur d'histoire l'infortuné M. Gentil dont nous soupçonnions les opinions politiques; aussi, le jour de la mort de Staline fut-il l'occasion d'organiser un chahut plus monstrueux que ceux de nos perturbations quotidiennes.

En classe de seconde, M. Néto officiait en roi auquel nous devions obéissance, toute discussion étant considérée comme prématurée pour notre âge.

En classe de première, M. Grandona n'eut pas l'heur de me laisser un souvenir impérissable; à mes camarades non plus - s'en doute-t-il - puis, si l'exception des pensionnaires, il n'y eut plus personne à ses cours au long du troisième trimestre, les candidats au baccalauréat préférant faire abstraction de ses lumières. Cet absentéisme n'empêcha pas un taux important de réussites, succès dont il n'hésita pas à se glorifier.

De l'année suivante - qui fut la dernière de mon cursus secondaire, donc - je garde un souvenir flou. Le professeur de philosophie se nommait Corréze, et je me souviens que, lorsque je vins lui parlais du journal "Flash" à la rédaction duquel j'apportais ma collaboration, sa réponse est intacte dans ma mémoire: "On ne mélange pas les torchons avec les serviettes."

C'est dire la considération qu'il accordait à ses élèves et la qualité de son enseignement dont je ne garde pas la moindre bribe d'éclatant souvenir.

J'ai néanmoins réussi à décrocher mon baccalauréat - série philosophie - au-delà d'une série d'épreuves auxquelles nous n'étions pas des masses à participer, le FLN ayant ordonné, aux candidats musulmans, un boycott des examens.

Fils de pharmacien, je fis ensuite un stage de pharmacie dans l'officine de mon père sise rue Damrémont, et non loin du lycée donc, ce qui me permit de continuer à fréquenter le bahut en tant que surveillant, expérience très intéressante pour un jeune de mon âge. J'y exerçais en binôme avec Gareau qui était longiligne alors que j'étais de petite taille.

La photographie ci-dessus est celle de notre effectif groupé autour de nos "patrons": de haut en bas et de gauche à droite, Alain Gallo, Gabriel Moliex, Yves Garès, X, Abdelah Berrehi, Pierre Richard, Pierre Catuogno; puis Cherif Ali Khodja, Gilles Serra, Gilles Fitoussi, Rachid Bourhali, Jean-Pierre Namia, Hocine Kassis, Zerbib, X; puis Jean-Marie Clementi, M. M. Georges Bodet surveillant général, Fernand Monthaluc censeur Jean Joirre proviseur, X, X et Embarek.

Avec les autres surveillants, nous formions une jeune et joyeuse équipe et, le soir, nous fréquentions, rue Damrémont, les bars où se trouvaient également des soldats du contingent, d'où belles occasions de bagarres auxquelles les parachutistes n'étaient pas les derniers à dire leur mot.

La police militaire intervenait alors pour rétablir l'ordre... bien mieux qu'à la télévision dont le petit écran commençait alors à faire son apparition.

Les souvenirs remontent au fil de la plume et me ramènent à mai 1958, quand des manifestants tentèrent d'occuper le lycée: M. Martin, le censeur d'alors, avait fait fermer la porte donnant sur le boulevard faisant face au Rhumel, et je me souviens d'un corpulent surveillant de confession musulmane qui repoussait, à coup de ventre, les "envahisseurs" tentant de s'engouffrer par la petite porte qui s'ouvrait dans un des grands battants, pour avoir accès à la cour d'honneur, cette cour, en fin d'année scolaire, accueillait élèves et familles pour la solennelle distribution des prix.

J'étais souvent cité, et je grimpais - par des escaliers latéraux - sur l'estrade où se trouvaient groupés personnalités et professeurs. C'est ainsi que j'ai reçu - entre autres - "La Chartreuse de Parme" de Stendhal. Et ce, après l'accord de mes parents préalablement consultés par le proviseur.

C'est étonnant de voir ressurgir du passé ces quelques souvenirs qui semblent échappés d'une enveloppe reçue un beau jour de décembre 2010. Aussi ai-je envoyé mon adhésion, pris par le désir de voir physiquement ce qu'étaient devenus quelques-uns de mes anciens condisciples.

Une première occasion me fut donnée, en mars 2011, au Novotel parisien où je retrouvai Michel Challande que je n'avais pas revu depuis cinquante ans... et - mieux encore - l'assemblée générale d'octobre à Perpignan m'a conforté dans mon plaisir d'avoir adhéré, lorsque j'eus retrouvé mon frère Paul et d'autres lycéens constantinois dont une fille de M. Martin, lequel avait été censeur lors de mes dernières années d'études au bahut.

Quel plaisir de se découvrir rajeuni de cinquante ans!

Jean-Marie CLEMENTI



# Quand Jo présida

En 1958, afin de mettre au point la célébration du centenaire du lycée de garçons de Constantine, une nouvelle association des anciens élèves de l'établissement s'est constituée, faisant suite à de plus anciennes dans le temps.

Voici, ci-dessous, le compte rendu de la séance qui s'est tenue, à cet effet.

Le Conseil d'administration de l'Association des Anciens Elèves du Lycée d'Aumale s'est réuni, le jeudi 19 avril 1958 à 18 heures 30, dans les locaux du lycée, à l'effet de procéder à l'élection de son bureau.

Etaient présents, M.M. Stora doyen d'âge, Dr Guigon, Dr Bencheikh Lefgoun, Dr Ghözland Elie, Pozzo di Borgo Joeph, Alessandri Jean, Martin, Giner Yvan, Meyer Jean, Maschat Roger, Aubertie Pierre, Halimi Roland, Raymond, Cohen James, Sarbib Armand et Joire.

Absents excusés, Mme Attal Hélène, M.M. Vega Ritter, Grandperrin.

Sous la présidence de M. Stora son doyen d'âge, le Conseil a procédé à l'élection de son président.

A l'unanimité, M. Joseph Pozzo di Borgo a été élu président.

A l'unanimité, ont été élus:

Vice-présidents, M. le bâtonnier Jean Alessandri, Mme Hélène Attal, M. Martin, Dr Guigon, Dr Ghözlan Elie, Dr Bencheikh Lefgoun,

Secrétaire général, M. Sarbib Armand,

Secrétaire adjoint, M. Cohen James

Trésorier général, M. Giner Yvan,

Trésorier adjoint: M. Maschat Roger.

Sur la suggestion de M. Joire, proviseur du lycée, est adoptée une résolution tendant à la constitution d'une commission culturelle.

Il est procédé à l'élection de cette commission.

Ont été élus, à l'unanimité, Dr Guigon, M.M. Martin, Alessandri, Raymond, Meyer et Grandperrin.

Sur la proposition du Conseil, a été adopté le principe de la réunion du bureau le premier mardi de chaque mois, à partir de 18 heures 30, dans les locaux du cabinet du Dr Guigon, et d'une réunion du Conseil d'administration en les locaux du lycée d'Aumale.

M. Joire, proviseur du lycée, a bien voulu porter à la connaissance du conseil d'administration, qu'il avait délégué un maître d'internat pour procéder à la tenue des registres et livres de l'association.

Enfin, le Conseil d'administration, dans le souci de permettre aux anciens élèves de renouer les liens, a décidé d'organiser, dans les locaux même du lycée, au cours de la seconde semaine de juin, un couscous.



## M. Véga Ritter

M. Véga Ritter a quitté Constantine en 1962, pour exercer au lycée Vauvenargue d'Aix-en-Provence où il prolongea son enseignement du français et du latin jusqu'en 1967, deux ans au-delà de l'âge de la retraite.

En 1969, il quitta les Bouches-du-Rhône pour aller s'installer à Perpignan, près de sa fille, et c'est là qu'il décéda en 1989, ayant assidûment cultivé, jusqu'à la fin de sa vie, sa connaissance du latin, lu, relu et annoté les grands auteurs de notre littérature française, et ce, sans compter la fréquentation des concerts et des festivals, notamment celui d'Aix-en-Provence.

Il avait fait ses délices de trouver, dans les grands auteurs antiques, modernes et contemporains de quoi nourrir ses réflexions sur la vie et la société, tout en s'intéressant, de près et avec affection, à ses petits-enfants qui grandissaient dans un monde qui n'avait plus rien à voir avec celui de sa propre enfance.

Ce qui n'empêcha pas - bon sang ne saurait mentir - une des petites-filles de M. Véga Ritter de suivre les traces de son grand-père et de devenir professeur de lettres dans un établissement scolaire de Paris.

Ci-dessus, M. Véga Ritter - sans les moustaches que nous lui avons connues - en compagnie de notre ami Claude Grandperrin, lors de l'avant-dernière réunion de notre fratrie à Eguilles, le 18 octobre 1987.

# L'arrivée matinale des sans-blouse-noire

Matin d'un jour de semaine. Pour nous, les anciens du lycée de garçons, nous eûmes longtemps un repère de taille, et ce fut le tambour.

Puis il y eut l'après-tambour: la sonnerie électrique.

Ses grelots-clochettes retentirent la première fois un beau matin du mois d'avril - un poisson en quelque sorte.

Six heures. La sonnerie fait frissonner - à la seconde près - les deux cent cinquante pensionnaires des six dortoirs, déclenchent, quelques instants plus tard, la descente, en rangs - et en silence - vers les cours de récréation, juste avant le petit déjeuner du matin.

Soit dit en passant, je n'ai plus retrouvé le goût de ce fameux café.

Par contre, aucune sonnerie ne déclenchait la suite, c'est à dire l'essentiel: l'arrivée des externes.

Véritable marée montante, envahissante à nos yeux.

Et bruyante: une sorte d'agression, de mainmise sur notre territoire par ces "sans blouse-noire"...

Un raz de marée déferlant.

Que mes amis externes, demi-pensionnaires et externes surveillés me pardonnent cette cavalière comparaison avec l'arrivée des sauterelles - en fait des criquets.

Ils s'imprégnaient partout.

D'abord, la galerie qui menait; du boulevard de l'Abîme, vers la cour... puis le guichet aux croissants du père Orsini, le concierge à chevelure rousse... puis l'ombre des arbres de la cour les jours de grande chaleur, les bancs... et même nos emplacements privilégiés, entre les troncs de platanes pour les matchs de sou.

Après quoi, un nouveau tintement de sonnette expédiait cette marée humaine - avec ou sans blouse - vers les classes chez mesdames Fargeix, et Hartz, messieurs Bonnet, Hauvet, Sarraute, Serrot, Fargeix, Véga Ritter, Hartz, Darole, Canazzi, Leca, Martin, Loup, Lentin, Hammouche, Devaud, Césari, Senckeisen, Aubertie Loichot, Camboulives, Vuillermet, Fargeix, Mirada, Recouly... et j'en oublie.

Huit heures pile! "Murs, ville, port, tout dort"... ou semble endormi.

Seul, Salah, son grand livre aux absences sous le bras, a un total droit de cité dans les couloirs.

Silence... Silence absolu, entrecoupé par les quarts et les demies de la grande horloge.

Désormais, malheur au retardataire qui va se faire prendre par le censeur!



# Méridionalyciades 2013



Le "Domaine du Coudon", à La Valette du Var! On sait qu'il est très apprécié depuis l'assemblée générale qui s'y déroula en octobre 2009, et il faut croire que le goût du lieu est resté au cœur puisqu'on se dénombra une quarantaine à s'y retrouver lors des agapes méridionales du 12 mai 2013.



Et pas tous du cru, certains ayant effectué le voyage non seulement depuis les proches Bouches-du-Rhône et Alpes-Maritimes, mais aussi en provenance de l'Hérault, du Gard, de l'Aude, et même de Paris, pour échanger et fraterniser en évoquant les souvenirs de notre "Là-Bas" et en se replongeant dans l'ambiance des bahuts, autour de canapés et d'une sangria.

Entouré des membres de son équipe, le président souhaite la bienvenue à tous, et notamment aux nouveaux membres de l'ALYC: Hélène Lartigou et Michèle Santi-Gallo de Marseille, Yvette Cometti-Ausilia de Nice, plus Jean Klein (également Niçois) qui ne devrait pas tarder à rejoindre notre fratrie.

"Que cette journée soit, pour chacun de vous, un moment de joie et de bonheur, dans le bel esprit de franche camaraderie qui caractérise notre association."

Un mot pour regretter l'absence de fidèles touchés par la maladie, l'âge ou le deuil; un autre pour remercier Jean-Pierre Peyrat et Louis Burgay, co-réalisateurs de l'annuaire 2013.

Deux rappels: l'assemblée générale à Saint-Raphaël et le [contact@alyc.fr](mailto:contact@alyc.fr), messagerie de l'association, qui permettra à chaque internaute alycéen d'établir la liaison avec l'équipe dirigeante, pour s'exprimer, poser des questions ou faire des suggestions.

Confortée par le "bon appétit" présidentiel, la compagnie peut se répartir autour des grandes tables rondes qui les attendent dans une belle et vaste salle, afin de faire honneur au carpaccio de noix de Saint-Jacques, au gratin de veau, au chèvre et à la charlotte fraise des bois, accompagnés des rouges et rosés du pays.

À table, on ne s'attarde guère car, après avoir été posé en groupe, pour la "photographie de famille", sur les escaliers de la chapelle du domaine, on se retrouve sur la terrasse voisine où - autour d'une tasse de café - chacun peut profiter, longtemps encore, des moments de félicité que sont les fraternels échanges d'heureux souvenirs.

● Ajoutons qu'à la diligence de la directrice du "Domaine du Coudon", Mme Isabelle Chopin, a paru, le lundi 13, dans le quotidien "Var Matin", une photographie qu'accompagnait une légende faisant mention de cette sympathique réunion alycienne.

1 Un coin du domaine - Apéritif, Cl. Bracco et J. Bertrand, en page une - puis ici, 2 J. Paolillo - 3 F. Challande, H. Paolillo, L. Labat et C. Dumon - 4 Vue générale de la salle - 5 Y. Cometti-Ausilia et M. Santi-Gallo - 6 M. Mifsud et L. Mulias - 7 C. Bertrand, Y. Gelez, Léa Bracco-Bertrand - 8 H. Lartigou, H. Paolillo-Mangion, G. Alessandra-Caléja, D. Garnier-Bonnet, G. Pedrotti-Blanc, Y. Bezzina-Moreau, J. Izaut-Aubrun, G. Deidda-Antonini - 9 Le café en terrasse - 10 La photographie de famille.  
Images D. Garnier, C & J Dumon, M. Challande.

# EN FRATRIE ALYCÉENNE

## COTISATION

Du 1er juillet 2013 au 30 juin 2014,  
elle reste fixée, par l'assemblée générale, à  
**30 EUROS**

Merci d'adresser un chèque libellé ALYC  
à Jean-Pierre Peyrat  
20, rue Euryale-Dehaynin 75019 Paris

### LES NOUVEAUX ADHÉRENTS SE PRÉSENTENT

#### Michèle SANTI GALLO

Père natif de Bône, mère sédratiennne.  
Bac en 1960 et Institutrice (1960-61) à  
l'école Ben Badis.

1961-62, à Nice, "propé-lettres".  
1962, à Marseille où mon père, inspec-  
teur principal des Postes a été nommé, je  
reprends l'enseignement, puis, en 1965,  
j'épouse un pur Marseillais. Une fille en 74.  
Professeur des écoles, je prends ma  
retraite en 1996, et je vais habiter Plan de  
Cuques d'où est originaire ma belle-famille.

#### Marie-Jo TOON

Naissance à Constantine, aînée des six  
enfants de M. Stanislas Devaud, profes-  
seur agrégé de philosophie au lycée de gar-  
çons, et de Marcelle Gougenheim.

Mon père élu député en 1936, installa-  
tion à Neuilly-sur-Seine. Scolarité au Cours  
Secondaire de Jeunes Filles de cette ville.

Les deux parties du baccalauréat à Cler-  
mont-Ferrand, puis le Droit à Paris avant  
d'intégrer le Commissariat au Tourisme et  
les conférences internationales.

En séjour professionnel aux États-Unis,  
j'y épouse un Américain précédemment  
rencontré à Paris, officier de l'Air Force,  
qui, au delà de sa retraite et jusqu'à son  
décès, travaillera encore au Centre spatial  
Kennedy.

Devenue veuve, et sans d'enfants, je  
vis toujours en Floride. Suite à un acci-  
dent, mon activité physique et mes dépla-  
cements sont limités. J'entretiens néan-  
moins un contact permanent avec les  
membres de ma nombreuse famille.

#### Jacqueline SEBIRE

Née en 1943. Apparentée aux Durgué  
bijoutiers près de la cathédrale.

Septième au vieux Laveran; puis Cou-  
diat jusqu'à sciences-ex en 1962.

En 1964, épouse Jean-Jacques Sebire, un  
Callois, à Nantes. Trois enfants.

Ecole Pigier et diplôme de secrétaire de  
direction, métier interrompu en 1968 à la  
naissance de François qui n'a vécu que 38  
ans après une vie bien remplie mais très  
difficile sur le plan santé.

Après la Bretagne, retrouvailles avec le  
soleil du midi, à Menton et travail avec  
mon époux qui gère un cabinet d'expertise  
comptable de 1990 à 2003.

Désormais, randonnée, bridge et vacan-  
ces avec mes cinq petits enfants.

#### Jean-François MÉCHIN

Mère et père médecins à Constantine.  
Classes primaires à l'école Jeanmaire,  
puis études secondaires à Aumale.

Université de Paris, D.E.S. de langue et  
de littératures anglaise et américaine.

Professeur d'anglais.

Fils: Pierre, 47 ans et Philippe, 42 ans.

#### Dorothée VASCHALDE

Née à Constantine le 4 mars 1948, de  
Paul-Jean, notaire, et "Mithe" Leroux.

A sept ans, pensionnaire à Laveran.  
Père nommé à Jemmapes, je poursuis  
mes études primaires à l'école du village  
dirigée par Mme Curetti.

Sixième et cinquième au collège de Phi-  
lippeville; quatrième et troisième à Lave-  
ran, avant départ d'Algérie pour Brignoles.  
Bac mention "bien" en 1968.

Dentiste en 1975; docteur en 1983.

Boutique Laroche de 1987 à 1997.

Agent commercial en 1995 puis direc-  
trice de boutique Mosmer jusqu'en 2000.

Mariée, en 1970, à Jean-Lucien Blanc,  
ancien lycéen constantinois. Trois enfants,  
Guillaume notaire à Hyères (trois enfants),  
Géraldine, pharmacienne, Cyril BTP.

Divorcée depuis 2003, je vis avec Jean  
Meyer, mon premier amour, perdu de vue  
au moment de l'indépendance.

#### Jean KLEIN

Né, à Corneille, le 02 04 1931, d'Henri  
Klein, professeur au collège technique, et  
Alice Roux.

Une soeur, Josiane, épouse d'un officier.  
Lycée de la 7ème à la 4ème, puis collège  
technique et lycée de Maison Carrée, en  
section spéciale - unique en Algérie - de  
géomètre-expert.

Géomètre du service topographique en  
1952. Directeur du Centre de formation  
professionnelle pour adultes, à Batna puis  
Constantine, de 1958 à 63.

En 1963, cadastre à Versailles et Greno-  
ble, comme chef de Centre des impôts  
fonciers. A Nice, inspecteur divisionnaire  
(cadastre et domaines de l'Etat).

Retraité depuis 1991.

Tennis (jusqu'en 2011), et soutien à  
diverses associations de rapatriés d'Algérie.

Epouse (dont la mère exerça au bureau  
de Postes de Saint-Jean) institutrice.

Trois filles: Fabienne, dermatologue, Ca-  
therine et Valérie, professeurs des écoles à  
Grenoble et à Chambéry.

#### Yves HUGUENIN

Né à Biskra en 1935.  
Père cheminot, à Sidi-Mabrouk en 1941,  
au dépôt et aux ateliers CFA.

Ecoles Ardaillon, Jeanne-d'Arc, Aumale  
(sciences-ex).

Basketeur (lycée et USC), champion du  
district, représentant du département fa-  
ce à l'Ecole de l'Air du Cap Matifou.

Carrière dans la Police nationale: com-  
missaire divisionnaire en fin de carrière.

Officier de réserve, ancien combattant.  
Epouse fille d'officier supérieur de l'Ar-  
mée de l'Air (Rabat, Boufarik et Alger),  
secrétaire administrative de préfecture.

A Pau depuis 1992.



✉ Michèle SANTI GALLO

Très heureuse de cette excellente journée à La Valette du Var, qui m'a permis, bien que connaissant peu de monde, de retrouver un peu l'atmosphère du pays. Retrouvailles chaleureuses, à la gare, de Danielle Garnier, collègue et ancienne enseignante de ma fille.

✉ Janine BOUCHARD ARNAUD

J'ai apprécié avec nostalgie l'article des Bahuts sur le Carpentier-Fialip, qui est probablement à l'origine de mon amour pour la Grande-Bretagne et de ma décision d'arrêter mes études de lettres classiques pour me consacrer à l'anglais.

✉ Jean KLEIN

La rencontre de mai à La Valette du Var m'a procuré le plaisir immense de retrouver Michel après plus de cinquante ans, et je l'ai revu, jouant avec ma sœur, dans nos jardins de Sidi-Mabrouk.

Revue aussi Yvette Ausilia, épouse Commetti, chez laquelle mon épouse et moi nous sommes retrouvés, quelques jours plus tard.

Un échange téléphonique avec Jean Benoit m'a permis de retrouver la trace de Georges Sutra, ancien lycéen, qui fut mon collègue au Service topographique.

✉ Dorothee VASCHALDE

Ma sœur Catherine et moi avons été pensionnaires au Laveran-Coudiat dont la directrice était Mlle Carreau, amie de ma grand-mère, ancienne institutrice.

Petite fille de sept ans à peine, j'avais alors pour tutrice Paule Raucaz qui fut plus tard pharmacienne à Toulon.

Parmi mes anciennes condisciples, j'aimerais retrouver Françoise Gresse, Christine Commings et Marie-Claire Roussel.

✉ Claude GRANDPERRIN

J'ai maintenant 88 ans. Ma vie administrative, commencée en 1948, m'a fait aller de Constantine à Dijon, puis Angers et enfin Toulon où j'ai terminé ma carrière en 1988, comme directeur de préfecture.

J'ai alors occupé la fonction bénévole de "délégué du médiateur de la République française" jusqu'en 2002.

Je suis veuf depuis 2005.

Je pense souvent aux années heureuses du lycée, à mes chers camarades - hélas! presque tous disparus - aux remarquables professeurs qui nous ont dispensé un enseignement de qualité; j'ai eu la joie, teintée d'une douce mélancolie, d'en revoir quelques-uns alors qu'aux leçons de l'école, s'étaient ajoutées celles de la vie: M.M. Véga Ritter, Camboulives, Fargeix, Leca, Serron, Henri et Marcel Martin.

Le Ciné-club de Constantine, que j'ai animé de 1948 à 1962, demeure un souvenir vivace.

Bravo aux rédacteurs de l'annuaire!

✉ Chantal CUZENIC GAVENDA

Septembre 2012, cancer. Traitement jusqu'en mars 2013: la tumeur regresse mais deux petites au foie et la chimio ne donne plus rien. Chance, je garde mes cheveux.

Malgré les comprimés à base de morphine, je subis les diverses douleurs dont les brûlures. Appel à une dame qui "coupe le feu" au téléphone: les brûlures regressent dans l'heure qui suit... et trois jours après, plus rien. Deux amies pratiquant le "Reiki" m'envoient aussi de l'énergie. Lorsque la douleur est bien atténuée, j'ai du tonus.

Tout cela - en complément - grâce à mon mari et aux "pensées positives" reçues des amis.

Et la vie continue, en recherche du traitement qui bloquera l'évolution du crabe.

## TROIS JEUDIS AUX BUTTES

JEUDI 18 AVRIL

Sont là, Yvette Guillet, Jean-Claude Ferri, Charles Marle, Jean Agostini, Mokhtar Sakhari et Jean-Pierre Peyrat.

Mme Laloum vient saluer les convives qui ont droit au champagne.

Nous apprenons que Marles avait tendance à s'assoupir pendant les cours de M. Marion (voix trop monotone et débit trop uniforme), que les jeunes professeurs militaires détachés au lycée Laveran avaient la cote auprès de ces demoiselles.

Événement rare: l'invitation des meilleures élèves à un repas au lycée avec les professeurs pour la Saint-Charlemagne; Agostini, Marle et Ferri ont eu cet honneur.

JEUDI 16 MAI

Yvette Guillet, Jean-Claude Ferri, Jean Agostini, José Claverie, Charles Marle et Jean-Pierre Peyrat.

Jean-Claude, évoque M. Costamagna, professeur de philosophie, qui arrivait à garder sa calme autorité sur une classe pourtant très agitée. Il en avait parlé avec Talha Larbi qui, après l'école Jeanne d'Arc, avait terminé au lycée; cet élève lui avait dit qu'il était, à vie, reconnaissant à ce professeur d'avoir passé son temps, après les cours, à initier les internes volontaires, à la musique classique.

JEUDI 20 JUIN

Stoïques, Yvette Guillet, Michel Chalande, Jean-Claude Ferri, Jean Agostini, José Claverie et Jean-Pierre Peyrat es-suaient d'abord un bel orage d'une bonne heure avant de pouvoir faire honneur à un plat de daurades aussi agréable à l'œil qu'aux papilles.

Longue évocation du centenaire de la naissance de notre compatriote Albert Camus, le 7 novembre 1913 à Mondovi, qui sera célébré vers la fin de cette année.

D'où, ce commentaire de Jean Agostini:

"Noces" paraît très emblématique de la communion sensuelle avec la force d'un environnement dans lequel l'être entier se disperse.

"Il y a une grande douceur à s'endormir, le soir, sur les images de ces pages, véritable hymne à la vie d'une terre où, "à certaines heures, la campagne est noire de soleil", où "l'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la gorge", où "il faut attendre la fraîcheur du soir pour sortir du tumulte des parfums et du soleil".

"On s'accorde à relever que la même puissance évocatrice de cette plume se retrouve dans "Le Premier Homme".

Interrogation: Les Bahuts du Rhumel rendront-ils hommage au prix Nobel 1957 dans leur numéro de janvier 2014?